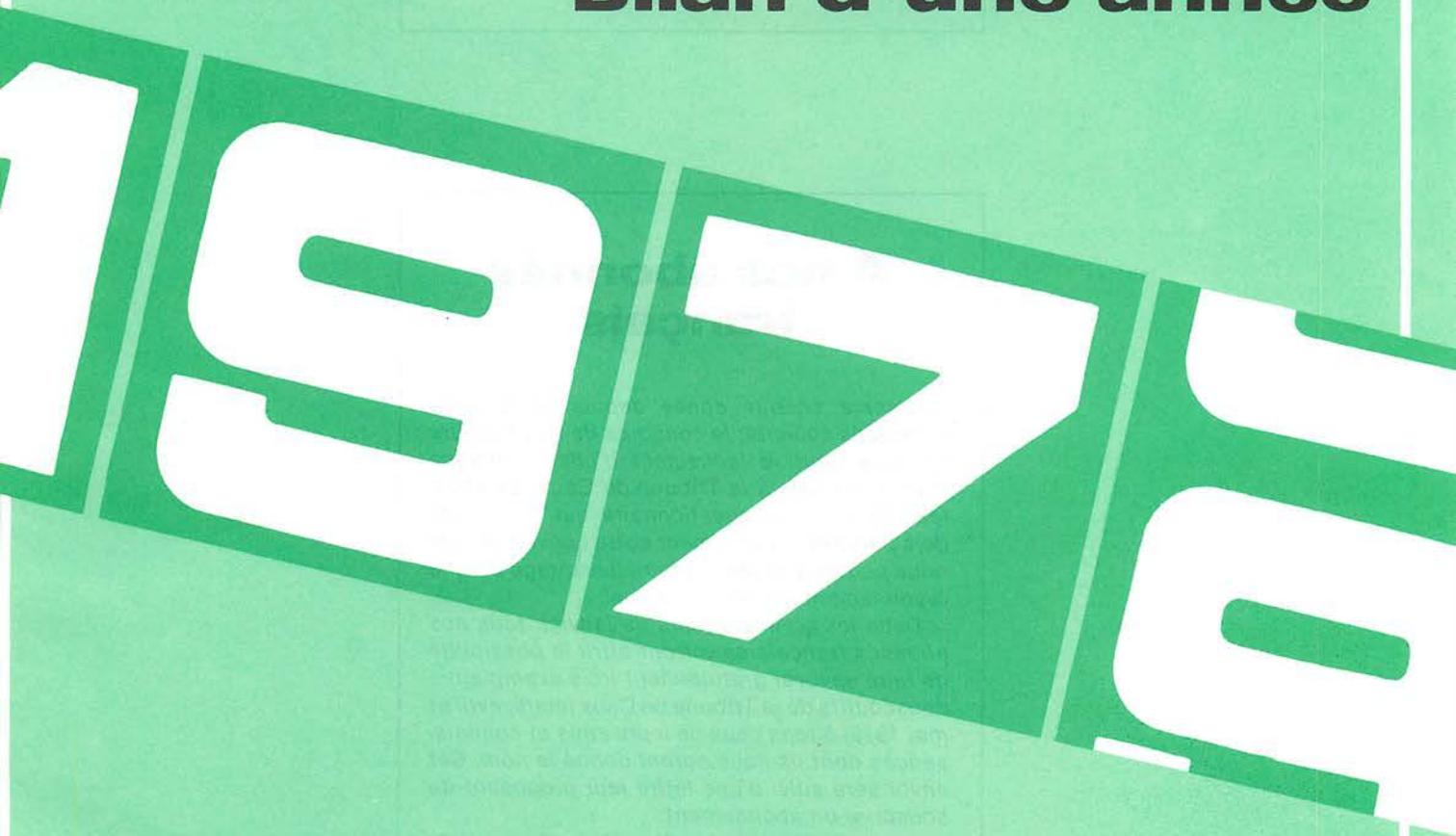


TRIBUNE DE GAUX

Notre planète et nous

Réflexions d'un fonctionnaire des Nations Unies

Bilan d'une année



Namibie, année zéro ?

Chine: Mao aux oubliettes ?

Il y a des prix qui baissent

Un certain nombre d'exemplaires de la **Collection reliée de la Tribune de Caux 1978** seront prêts fin janvier à l'intention de tous nos lecteurs qui désireraient en passer commande (avant le 15 janvier). Le prix de vente est nettement inférieur à celui de l'année précédente. Ce volume, agréablement relié et permettant de consulter aisément tous les numéros parus en 1978, ne coûtera que 20 francs suisses ou 50 francs français. Vous pouvez régler à la commande ou à la réception du volume et de la facture.

A nos abonnés français

Comme chaque année depuis 1977, nous aimerions solliciter le concours de nos lecteurs français pour le lancement d'une campagne d'abonnements à la Tribune de Caux. En effet, les réponses au questionnaire qui nous sont déjà parvenues confirment notre conviction que nous pouvons et devons faire davantage pour le rayonnement de notre mensuel.

Dans les premiers jours de janvier, tous nos abonnés français se verront offrir la possibilité de faire envoyer gratuitement trois exemplaires consécutifs de la Tribune de Caux (mars, avril et mai 1979) à tous ceux de leurs amis et connaissances dont ils nous auront donné le nom. Cet envoi sera suivi d'une lettre leur proposant de souscrire un abonnement.

Au cours des années écoulées, ce genre de campagne s'est révélé efficace puisqu'avec un rendement de 10%, nous nous trouvons nettement au-dessus de la moyenne professionnelle.

Soyez donc nombreux à remplir et à nous renvoyer la liste qui vous parviendra en janvier. Ceux d'entre vous qui avez déjà participé à une telle campagne sont invités à nous communiquer d'autres noms!

Nous comptons sur la coopération active de chacun d'entre vous et vous en remercions d'avance.

L'équipe de diffusion.

La vie dépend d'un nuage

Depuis la grande saison sèche de 1976, les agriculteurs français n'osent plus prononcer le mot de sécheresse qui leur a valu tant de reproches de la part de leurs compatriotes appelés à leur venir en aide.

Il n'empêche qu'une grande partie de la France n'a pratiquement pas reçu d'eau depuis le milieu de l'été... Chez nous, avec beaucoup de soin dans le réglage des machines, on a réussi à extraire sans trop de casse de leur gangue de terre durcie les longues racines des betteraves sucrières. Le chargement mécanique et le charroi de la récolte s'est fait aisément sur un sol ferme comme la route. Mais ensuite, plus moyen de faire pénétrer la charrue et il a fallu d'autres outils pour disloquer la surface avant le passage du semoir. Et — comme dans la parabole évangélique — une grande partie de la semence, après avoir germé, s'est desséchée faute d'humidité.

C'est la première fois, depuis mes premières semailles à l'automne de 1929, que je vois nos blés périr de soif à la levée.

Mais ce qu'on voit une seule fois en cinquante ans chez nous est presque habituel dans le Sahel africain, dans une grande partie de l'Inde ou dans le Nord-Est brésilien. Et il peut arriver à la verdoyante Europe de considérer avec une commisération de surface, une charité mesurée et un certain agacement, ces gens lointains qui ont la mauvaise habitude de vivre là où le sort les a placés, loin de tout supermarché, là où la vie dépend d'un nuage.

Philippe Schweisguth.

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication: Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation: Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelynne Seydoux.

Administration et diffusion: Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice: Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie: Corbaz S.A., Montreux.

Suisse: Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France: 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.

Centre international de conférences:
1824 Caux-sur-Montreux, Suisse.
Tél. (021) 61 42 41.

ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

France: FF 50. Suisse: Fr. s.: 24.—. Belgique: FB 380. Canada: \$ 12.—. Autres pays par voie normale: FF 55 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion: FF 65 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens: FF 25.—; Fr. s. 15.—; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse: à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

Belgique: au Réarmement moral, 297, rue Salzinnes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada: par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique: par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

HORIZONS

Où se réfugier ?

L'odyssée des passagers du Hai-Hong a contribué à sensibiliser l'opinion mondiale sur un phénomène qui n'est plus simplement une question humanitaire.

Au fur et à mesure que la démocratie s'étirole et que les régimes coercitifs se multiplient, il ne s'agit plus seulement de trouver une terre d'accueil pour des réfugiés politiques, ce sont des gens par centaines de milliers qui estiment ne plus pouvoir vivre dans leur propre patrie. Le phénomène a déjà existé à d'autres époques de l'histoire, mais aujourd'hui nous nous trouvons confrontés à un problème mondial de déracinement. D'autant plus que la crise économique fait qu'aucun pays ne peut espérer offrir à ces milliers d'exilés une insertion rapide dans son activité nationale.

Prenons deux cas précis. On s'est beaucoup demandé pourquoi la Malaisie se montrait si insensible au drame du Hai-Hong. Mais il faut savoir que ce pays a accueilli déjà 40000 réfugiés. Dans les régions côtières, les denrées et produits de première nécessité ont souvent doublé de prix avec la demande croissante. En outre, les Malaisiens craignent, à tort ou à raison, que se soient glissés parmi les réfugiés des

communistes qui iraient grossir, dans la jungle, les rangs de la guérilla intérieure. Rien n'est simple.

L'autre cas est encore plus ambigu. Si l'on en croit l'ambassadeur de Hanoï à Paris, le Viêt-Nam lui-même aurait accueilli depuis trois ans 300000 réfugiés khmers et 200000 Vietnamiens fuyant le Cambodge. Alors qu'on est à juste titre concerné par le sort des milliers de Vietnamiens qui fuient le régime imposé à leur pays, ce même pays serait parmi ceux qui auraient à assimiler le plus grand nombre de réfugiés par rapport à leur population.

Il est temps que la concertation mondiale sur ces migrations forcées des temps modernes se fasse permanente et que tous les pays réexaminent leurs possibilités d'accueil. Jusqu'au jour où la démocratie, reprenant sa marche en avant — il faut y croire —, les peuples seront plus nombreux à pouvoir vivre heureux et dignes dans leur propre patrie. Mais en attendant ce jour hypothétique, nous devons apprendre, dans chacun de nos pays, à créer une société plus accueillante et plus respectueuse des différentes cultures, qui devront continuer à prospérer hors de leur milieu naturel.

Méridien.

Dans ce numéro

- Page 4: **Notre planète et nous.** Les réflexions d'un haut fonctionnaire des Nations Unies sur l'évolution de l'humanité.
- Page 6: **Leçons de 1978.** Quel regard faut-il porter sur certains des grands événements de l'année écoulée? Tribune du monde. **Que se passe-t-il en Namibie... et en Chine?**
- Pages 10 à 12: **Bons et mauvais élèves.** Un livre sur l'éducation.

NOTRE PLANÈTE ET NOUS

Réflexions sur un tournant de l'évolution

par Robert Muller

Français, fonctionnaire international, M. Robert Muller est secrétaire du Conseil économique et social des Nations Unies. Lors d'une séance plénière des Rencontres internationales de Caux, le 6 août 1978, il a dressé un tableau saisissant de l'évolution de l'humanité telle qu'il a pu l'observer durant une longue carrière au service de l'organisation internationale. Nous reproduisons ci-dessous le texte de son intervention.

J'ai été très impressionné par les témoignages personnels que je viens d'entendre sur la manière dont une parole, une expérience ou une circonstance ont changé la vie d'un être. Il est bon, en effet, de ne jamais considérer une personne humaine comme un phénomène immuable jusqu'à la fin...

Où en est en ce moment la destinée humaine? Pourquoi y a-t-il aujourd'hui tant d'interrogations, de conflits, de méfiance, d'insécurité et d'anxiété? Peut-on discerner dans l'état actuel du monde un peu d'ordre, d'espoir et de lumière? J'aimerais vous donner quelques éléments du tableau qui commence à se dégager de cet observatoire planétaire que sont devenues les Nations Unies.

Ma première conclusion, après trente ans de service mondial, est que la phase que nous traversons à l'heure actuelle sur cette planète est plus qu'un épisode historique: elle est un tournant dans l'évolution. Plus que jamais nous avons conscience que notre Terre tourne autour d'un soleil stable parmi des milliards de soleils au milieu de milliards de galaxies, et qu'elle n'est qu'un exemple des innombrables combinaisons physiques, chimiques et d'énergie qu'offrent les diverses planètes et l'univers. Néanmoins, de toutes les planètes de notre soleil, nous sommes la seule à connaître la vie, en vérité une diversité prodigieuse de vie contenue dans une minuscule et miraculeuse pellicule de quelques kilomètres d'épaisseur, appe-

lée nature ou biosphère. Or cette vie a mis des milliards d'années à se former, à se développer, à s'adapter et à se diversifier en des formes de plus en plus belles et étonnantes. Et voici que subitement au cours des 200, 100 et plus particulièrement 30 dernières années, après une longue période de gestation, la planète connaît une accélération prodigieuse du phénomène humain: nos connaissances se sont développées de façon inouïe, essayant de percer la totalité de la réalité, de l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit. La race humaine s'est elle-même multipliée considérablement et pense être désormais maîtresse d'une planète qu'elle domine, recouvre et transforme profondément, ouvrant une nouvelle ère biologique.

Au moment où nous parvenons à ce fait de notre évolution, une réaction a lieu: des limites se présentent et nous constatons que nous n'arriverons jamais à percer la totalité des mystères qui nous entourent et que la vie reste un secret à peu près complet. Nous nous trouvons au seuil d'une époque nouvelle où la question fondamentale est la suivante: comment l'humanité, avec ses connaissances avancées, ses agissements profonds et ses structures sociales et politiques souvent surannées, pourra-t-elle non seulement survivre, mais atteindre des niveaux plus élevés de civilisation et de réalisation humaine?

Vers une intelligence collective

Les opinions sont partagées à cet égard. Parmi les hommes de science qui traitent du long terme, tels les astrophysiciens, les archéologues et les biologistes, nous trouvons des pessimistes selon lesquels l'humanité a peu de chances de survivre. A leurs yeux, l'intelligence humaine n'était qu'une compensation pour notre faiblesse physique. Cette intelligence a maintenant atteint un seuil d'accélération qui, tel un cancer, va entraîner notre perte. Ils ne croient pas que d'ici quelques milliers d'années il existera encore une humanité sur cette planète. Comme preuve de leur thèse, ils nous montrent la détérioration de l'environnement, les bombes atomiques et à hydrogène, la folie des armements et les premiers changements génétiques, tous à leurs yeux signes précurseurs de l'autodestruction de la race humaine. Une fois l'espèce disparue, la planète n'en poursuivra pas moins son évolution jusqu'à la fin des huit milliards d'années qui restent à notre système solaire.

Un autre groupe de savants pense au contraire que l'espèce humaine est en train de changer de caractère, qu'elle va se doter d'une intelligence collective, d'une sorte de cerveau commun qui parcourra toute l'espèce humaine, lançant des avertissements globaux



M. Robert Muller lors de son exposé à Caux.

tels que ceux de l'environnement, de l'explosion démographique, des limites des ressources et des dangers nucléaires, et que finalement les gouvernements, les institutions, les groupes et les êtres individuels, avertis et mieux éduqués, se comporteront de façon à pouvoir survivre et mieux vivre en harmonie sur notre minuscule, mais si extraordinaire planète.

Une image copernicienne

C'est déjà ce qui se passe un peu aux Nations Unies où les gouvernements viennent nous dire: « Nous avons l'impression que telle ou telle chose va mal ! » On étudie alors le problème, on réunit des données, des statistiques et les meilleures opinions, et on peut effectivement se trouver en présence d'un nouveau phénomène global qui risque de se retourner contre l'espèce humaine. Les gouvernements rentrent alors chez eux, créant des ministères de l'environnement, de l'atmosphère ou de l'eau, commencent à nettoyer leur air et leurs rivières, et peu à peu le comportement de l'espèce humaine change de direction. Ainsi, l'humanité est parfaitement capable de réagir, de survivre et d'apprendre à trouver sa place optimale sur la planète.

A cet égard, des progrès immenses ont été accomplis par le genre humain dans la connaissance de sa demeure planétaire: de l'espace extra-atmosphérique jusqu'à l'atome et la microbiologie, de notre atmosphère jusqu'aux fonds des mers, de nos calottes polaires jusqu'à nos déserts, de nos montagnes et rivières jusqu'aux ressources souterraines, tout est en train d'être étudié, inventorié et classifié, produisant au sommet, dans les Nations Unies et ses 32 institutions spécialisées et programmes mondiaux, une image copernicienne, prodigieuse et d'une grande beauté de notre réalité planétaire et de sa place dans l'univers.

Quatre milliards d'êtres vivants

Dans un deuxième ordre de préoccupations, notamment celles touchant à l'humanité, l'avance a été moins favorable. Il est vrai que nous connaissons mieux la composition de la texture de ce cosmos de quatre milliards d'êtres vivants sur la planète: son nombre, sa diversité, sa distribution par sexe, âge, longévité, niveaux de vie, éducation, occupation, état de santé, etc. Ceci est certainement un grand progrès de notre récente histoire globale. Mais là où les problèmes sont plus difficiles à résoudre, c'est à propos du groupement des hommes. Selon de vieux instincts biologiques, politiques et économiques, les êtres humains cherchent toute occasion possible de se grouper: par races, par sexes, par âges, par niveaux de



«... De cet observatoire planétaire que sont devenues les Nations Unies.»

vie, par éducation, par religion, par professions, par territoires. Nous avons vu des contestations entre jeunes et adultes, femmes et hommes, riches et pauvres, blancs et noirs, et notre planète se trouve divisée entre ces groupements les plus dangereux de tous parce qu'ils sont armés: les groupements nationaux. Chaque être naît plus ou moins égal, doté des mêmes organes, sens et règles de croissance et de fonctionnement. Mais il est « programmé » bien vite par une langue, une religion, une nation, une culture, une idéologie et l'histoire d'une collectivité. Certains de ces groupes proclament qu'ils possèdent la vérité universelle et qu'il suffirait au reste du monde de se rallier à eux pour que s'instaurent la paix, la justice et le bonheur sur terre. Lorsqu'ils détiennent des armes, ces groupes sont prêts à tuer et à détruire pour avoir raison.

Aux Nations Unies, on assiste pour la première fois à la création de ponts entre les groupes qui se partagent notre planète. La première chose à faire dans une situation biologique aussi primitive et complexe, c'est d'obtenir qu'une partie parle à l'autre, que des communications et contacts s'établissent et qu'un progrès général en découle. Ainsi, tous les ans, les chefs d'Etat et ministres des Affaires étrangères de la plupart des nations se réunissent à l'Assemblée générale des Nations Unies, se rencontrent, s'écoutent, règlent des dossiers et rentrent chez eux un peu plus compréhensifs de la position des autres et de la situation générale de notre planète. C'est par la création et la multiplication de tels ponts entre les religions,

les races, les 5000 langues et les 150 Etats de cette planète que nous obtiendrons un jour une société plus pacifique, plus juste et mieux adaptée aux conditions réelles de notre globe. On en est encore loin. Tout ce qu'on peut faire à l'heure actuelle, c'est ouvrir les dialogues, obtenir que les groupes cessent de s'entretuer au nom de leurs vérités et intérêts, définir des causes communes, éclairer des dénominateurs et intérêts réciproques, offrir enfin l'image d'une famille humaine unie dans la diversité de sa planète et de son histoire. Mais nul ne saurait dire aujourd'hui quel genre de société vivra sur notre planète d'ici quelques centaines d'années, à l'issue de la nouvelle évolution qui s'amorce en ce moment.

Une gageure biologique

La personne humaine, cet alpha et omega de tous nos efforts, n'a pas été oubliée dans tout cela. La définition des droits de l'homme aux Nations Unies constitue l'un des plus grands succès philosophiques collectifs de l'histoire humaine. Cela ne veut pas dire que ces droits soient déjà appliqués partout, car à l'intérieur des souverainetés nationales l'intérêt collectif l'emporte bien souvent sur l'intérêt individuel et les institutions qui ont été créées pour le bienfait de l'individu se retournent souvent contre lui. Un long chemin reste à parcourir. L'avenir du monde ne dépendra pas seulement d'une nouvelle moralité des groupes et des institutions (vérité, compréhension, dialogue, res-

pect, amour réciproque pour notre planète et notre espèce)* mais du comportement de chaque individu.

L'immense responsabilité collective commence en effet par chacun de nous, car les quatre milliards d'êtres vivants sur cette planète représentent, en bien ou en mal, une force prodigieuse. Dans la totalité de l'univers, chaque atome, chaque particule est unique et ne se répétera jamais d'une façon absolument identique. Il en est de même de chaque être humain. Mais nous faisons partie d'un tout et la grande question est de savoir comment nous pouvons à la fois réaliser notre identité miraculeuse et nous comporter comme il faut dans une immense famille humaine et sur une planète aux ressources limitées. Ceci est une gageure biologique prodigieuse. Nous avons

nous concluerons nécessairement à notre responsabilité biologique, afin que nos enfants et nos descendants atteignent un meilleur accomplissement physique, mental, moral et spirituel. Nous éviterons l'alcool, les drogues, la violence et tous actes et comportements nuisibles à la société humaine et à notre planète. Nous augmenterons la somme de nos connaissances et le capital humain par la recherche et le travail, nous transmettrons notre bonté, paix et sagesse aux générations à venir et améliorerons l'espèce humaine en étant nous-mêmes honnêtes, généreux, aimants, heureux et sages. Car nous sommes tous une convergence de l'infini et de l'éternel, un élément dans la structure de l'univers et un chaînon dans l'évolution. Nul de nous n'est anonyme ou perdu dans la prodigieuse aventure de l'uni-

en la vie. La plupart des religions ont atteint le sommet des grandes synthèses. Elles croient au miracle de la création, à un créateur, à un Dieu, au caractère sacré de la vie, à une résurrection, à un univers et à un flot de temps infini. Leurs conceptions font de cet univers quelque chose de merveilleux et de mystérieux que nous ne pourrions jamais entièrement percevoir par la seule science. Nous sommes quittes à nous soumettre avec humilité, joie et reconnaissance à l'éblouissante beauté de la création et à sentir en chacun de nous la plénitude de ce miracle inouï qu'est le don de la vie, sans avoir jamais l'espoir d'entièrement le comprendre.

Le moteur de l'amour

Aussi n'est-il pas impossible que l'humanité, après avoir dépassé son âge primitif et quasi-animal par le développement de l'intelligence, soit à la veille d'une nouvelle époque où la grande notion d'amour, qui cherche sa voie depuis deux mille ans, fleurira et dépassera à son tour l'âge de l'intelligence. La haine, le pouvoir, la division, la subversion, les conflits et les armes appartiennent à un âge révolu et ne conviennent pas comme moteurs de notre société et comme instruments d'administration planétaire. Il faut nous tourner vers des vertus positives universelles, affirmatives de vie. Ceci requerra une grande alliance entre les hommes de science et de religion, entre la force de l'intelligence et celle non moins immense du sentiment. Seul l'amour de notre planète et de notre espèce peut assurer notre survie et notre épanouissement à travers le temps. La notion d'amour ne doit pas faire l'objet de ridicule dans les relations politiques et dans la future administration planétaire, mais d'urgentes et sérieuses investigations scientifiques. L'amour est peut-être la plus grande synthèse scientifique qui ait jamais existé. Il appartient maintenant à notre espèce d'en faire une notion opérationnelle.

* U Thant était le grand protagoniste d'une moralité et éthique institutionnelle. Il estimait que les problèmes de ce monde se résoudreaient beaucoup mieux si, pour commencer, les nations disaient la vérité.

(Titre et intertitres de la rédaction.)

PHOTOS: Ambassade d'Afrique du Sud: pp. 10 et 11; Dennis Mayor: p. 4; Sisouvanh Saravong: p. 6; Sygma-Andanson: p. 12; United Nations: p. 5.



«... Nul de nous n'est anonyme ou perdu dans la prodigieuse aventure de l'univers.»

déjà fait des progrès considérables sur le plan de nos relations avec la nature, et de plus en plus les gens commencent à se rendre compte qu'ils font partie d'une grande famille humaine. Mais il y a plus: je crois qu'un homme ou une femme ne peut vraiment réaliser son devoir et comprendre sa place dans l'univers que s'il se considère comme faisant partie d'un flot éternel, c'est-à-dire de la totalité du temps. Si nous considérons nos vies comme des cycles fermés, nous ne comprendrons jamais le miracle et la grandeur de la vie et de l'univers. Il n'y aura ni prière, ni méditation, ni sérénité. Si par contre nous nous ouvrons au flot ininterrompu de la vie et estimons qu'après nous celle-ci va continuer, alors

vers. Chacun de nous est un cosmos à la fois distinct et lié à la totalité du temps et de l'espace.

Je crois qu'un de nos problèmes depuis notre grande réussite matérielle et scientifique est que nous avons un peu oublié les vertus du cœur et de l'âme pour nous fournir des réponses à la fois rassurantes et exaltantes aux mystères de l'univers et de la vie. Nous voyons ceux-ci avec des télescopes et des stéthoscopes, et non plus avec les moyens du cœur et de l'amour. Les grands poètes de tous les temps et les grands prophètes de toutes les religions nous ont montré la création, l'infini, l'éternité, la société, la nature et nous-mêmes à travers le mystère de l'amour, du sentiment et de la foi

Endiguer les torrents de la haine

Conrad Hunte était le capitaine adjoint de l'équipe de cricket des West Indies (anciennes Antilles britanniques) à l'époque de nette domination de cette équipe sur toutes ses rivales dans le monde anglo-saxon. Peu après, Hunte a décidé de se consacrer entièrement au Réarmement moral. Son action a eu, dans différents pays, de l'avis de nombreuses personnalités, des résultats tangibles dans les relations entre les races. Il apporte ici le témoignage de ce qui s'est passé en lui il y a quelques années.

En 1973, ma conception de la foi a été totalement transformée. Alors que je me sentais jusque-là principalement concerné par mon salut personnel, j'ai découvert une force dans ma vie qui embrassait le monde entier et tous ceux qui l'habitent.

Cela s'est passé au Canada. En tant que chrétien, j'étais attiré par l'idée que le changement des motivations et des objectifs d'un homme était, s'il s'effectuait à la dimension voulue, la condition d'un changement des structures de la société. Mais j'étais peu satisfait de ma vie. Je me sentais bien impuissant devant les orientations de notre époque. J'ai donc demandé à Dieu de me montrer comment ce changement pouvait s'opérer en moi et autour de moi. Je marchais un jour dans les rues d'Ottawa lorsque ce qui m'apparut comme la voix de Dieu se fit entendre en moi : « Je veux que tu t'approches de moi. »

J'ai entrevu alors le terrible fossé qui séparait la médiocrité de mon existence et la plénitude de vie que Dieu offre. Je me sentais incapable et effrayé à l'idée de devoir combler ce fossé. Instantanément, je rejetai le commandement reçu.

Quelque chose d'étrange s'est alors passé en moi. Je me mis à travailler encore plus dur pour Dieu, mais sans que quoi que ce soit de fondamental ait changé en moi. J'essayai d'amener de l'harmonie dans la vie des couples, entre francophones et anglophones du Canada, entre indiens du Canada et leurs compatriotes, entre Noirs et Blancs américains. J'ai entrepris ce travail avec une vigueur accrue chaque jour, et jusque tard dans la nuit. Les appels étaient pressants; je prenais beaucoup la parole et j'ai fini par être affligé d'une toux persistante. Surmenage de mes cordes vocales,

manque de sommeil, ou manque d'exercice? Plus je parlais, plus je toussais. Je me suis dit que c'était la tuberculose.

Je consultai un spécialiste new-yorkais qui procéda à un examen minutieux. Puis il se redressa et rangea ses instruments. « Vous n'avez rien du tout, me dit-il, mais il y a quelque chose qui cloche dans la façon dont vous envisagez la vie. Vous vivez à 200 à l'heure alors qu'il ne faudrait pas dépasser le 100. Je vous conseille d'aller prendre des vacances, d'oublier tous les fardeaux du monde que vous portez sur vos épaules et de vous retrouver vous-même. »

Je suis allé me reposer en Floride. Je faisais mon petit déjeuner, les courses au supermarché, je suis allé à la pêche, ce que je n'avais pas fait depuis mon enfance. J'ai osé être moi-même.

Au bout d'une semaine, Dieu m'a dit : « Je veux que ta vie, ton travail, ton pays ne t'appartiennent pas en propre. Que tu tournes le dos de plein gré à tout ce qu'un homme peut avoir de plus précieux. Alors je pourrai me servir de toi pour refaire le monde. »

C'était si limpide, si satisfaisant, une tâche si exigeante que j'ai dit oui. Puis la pensée me vint : « Ne néglige pas l'Irlande du Nord. Étudie ce qui se passe en Chine et apprend tout ce que tu peux de l'Afrique australe. »

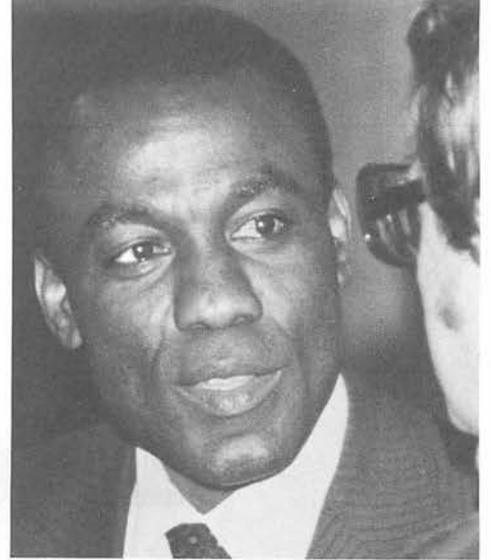
Mon esprit et mon imagination ont commencé à s'élargir et à englober tous ces continents.

Puis, la voix me dit encore : « Retourne en Grande-Bretagne où, en priorité, tu dois communiquer la foi à trois familles. » J'écrivis le nom de trois familles.

A la fin de l'année, je retournais en Grande-Bretagne. Depuis lors, ces trois familles ont trouvé de nouvelles raisons de vivre et se sont engagées à bâtir une société où ne comptent ni la couleur ni la classe, mais la force de caractère, une société à l'image de ce que le Christ nous a enseignés.

Dans la profondeur de l'histoire

Il y a deux façons d'aborder les immenses problèmes auxquels le monde est confronté : je



peux considérer les gens comme des pions sur un échiquier, pions que je peux manipuler selon mon intérêt. Je peux considérer aussi que mon intérêt compte moins que la nécessité de stimuler en chacun un souci de l'intérêt général et la volonté d'engager sa vie dans cette direction. C'est l'approche spirituelle.

Derrière les divisions sociales, économiques et politiques qui brisent les nations en elles-mêmes et entre elles, on peut apercevoir sept torrents de haine qui prennent leur source dans les profondeurs de l'histoire :

- la révolution industrielle qui, en définitive, a enrichi les riches et appauvri les pauvres.
- le trafic des esclaves entre l'Afrique, l'Europe et les Amériques, qui a creusé un fossé entre les races.
- le colonialisme et l'impérialisme, qui ont permis à certains de se comporter comme des dieux tandis qu'ils traitaient d'autres hommes comme des gueux.
- l'humiliation que les nations occidentales ont fait subir à la Chine, notamment par les guerres de l'opium.
- l'effondrement de la vie de famille, qui a pour conséquence le fossé entre générations.
- les divisions internes des croyants.
- l'élévation au rang de philosophies — de droite ou de gauche — de la tendance innée de l'homme à évacuer Dieu.

Il s'agit de capter ces torrents, de transformer leurs eaux bouillonnantes en une source d'énergie et de lumière. C'est cette lumière qui fera apparaître le besoin de repentance chez ceux qui font souffrir les autres et le besoin de pardon chez ceux qui souffrent.

Parmi nos économistes, nos hommes politiques, nos éducateurs, nos hommes de science et nos fonctionnaires, certains doivent comprendre la nature de ces torrents et ce qu'il faut mettre en œuvre pour les endiguer.

De tels hommes, libres d'eux-mêmes et totalement consacrés à Dieu, seront pour le monde des forces d'attraction. Rien ne les arrêtera. Ils seront les explorateurs du monde nouveau que Dieu prépare pour nous.

Leçons de 1978

par Philippe Lasserre

Voyant s'approcher la fin de 1978, les rédacteurs de la *Tribune de Caux*, lors d'une discussion à bâtons rompus, ont passé en revue les principaux événements de cette année. Celle-ci, nous sommes-nous demandé, a-t-elle plus qu'une autre vu les «forces spirituelles» influencer l'actualité internationale? Serait-il possible de dresser une liste des événements qui portent la marque d'hommes dont la loyauté première va aux valeurs éternelles? Cela serait si rassurant. On pense aussitôt aux efforts de paix déployés par le président Sadate, aux initiatives de Jimmy Carter, aux espoirs suscités par l'élection de Jean Paul II... pour se laisser décourager dans la même foulée par ce que l'on savait des événements du Liban, d'Ethiopie, du Nicaragua, d'Indochine.

La question était sans doute mal posée. Car toute action politique est inévitablement chargée d'ambiguïtés, faussée par les mobiles cachés ou par les raisons d'Etat, donc rarement porteuse de contenu spirituel.

Un frisson d'espoir

Il s'agit plutôt du regard que nous portons sur le monde, de la façon dont nous laissons agir sur notre attitude quotidienne le flot de nouvelles, bonnes ou mauvaises, auquel nous ne pouvons échapper dès le moment où nous disons avec Tertullien: «Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.»

Car il y aura encore des coups d'Etat meurtriers, des tremblements de terre ou des cyclones désastreux — frappant presque toujours les plus démunis — des guerres connues ou méconnues, des prisonniers qui souffrent, des dictateurs ou des systèmes qui font souffrir. Mais il y aura aussi des conflits résolus, des heurts évités, des signes d'espoir.

Pour essayer d'y voir plus clair, nous avons interrogé quelques amis, bons observateurs de la scène mondiale, en sollicitant leurs réflexions à ce sujet.

«Ce serait faire preuve d'un optimisme bien audacieux, nous écrit le diplomate britannique Archibald Mackenzie, de vouloir prouver que l'année 1978 compte plus de signes de renouveau spirituel que de signes de confusion. Pourtant, le monde a été saisi d'un frisson d'espoir au moment où les cardinaux se sont réunis au Vatican pour choisir coup sur coup Jean Paul 1^{er}, puis son successeur Jean Paul II. Si seulement les discussions des Nations Unies pouvaient aboutir à des solutions aussi surprenantes et aussi inspirantes!

» Car les événements du Vatican indiquent que des hommes qui cherchent sincèrement à connaître la volonté de Dieu peuvent capter des sources de sagesse auxquelles les professionnels de la politique et de la diplomatie ne savent pas recourir; cela indique aussi que l'Eglise — et, il faut l'espérer, la chrétienté dans son ensemble — est peut-être en train de tourner le dos à ses conflits internes si destructeurs pour se consacrer davantage à sa tâche de toujours: ramener le monde à Dieu.»

Et Camp David?

A propos des initiatives d'Anouar el Sadate, M. Mackenzie souligne que, malgré ce que disent les cyniques et les sceptiques, elles n'ont rien perdu de leur élan initial. «Certes, ajoute-t-il, le processus qui devait aboutir à la paix s'est révélé plus ardu et plus long qu'on ne l'espérait. Ce qui prouve que ceux qui se lancent dans la grande aventure qui consiste à agir selon leur conscience ne doivent pas se décourager à mi-course. Car, par son geste, le président Sadate a inspiré Jimmy Carter à risquer le tout pour le tout en convoquant la conférence de Camp David. Les vagues d'espoir que cela a déclenché se font encore sentir.»

Ajoutons — et ceci est à mettre à l'actif du bilan de l'année 1978 — qu'à la veille de la réunion de Camp David, M. et M^{me} Carter avaient fait demander à un

grand nombre de groupements et d'organisations à travers le monde entier, y compris les équipes du Réarmement moral, de prier pour le bon déroulement et pour le succès de ces négociations de paix. Une telle démarche, du moment qu'elle est sincère, ne contribue-t-elle pas à créer, même si c'est de façon diffuse, un climat favorable à la paix ?

Des millions de voix obstinées

«Ayant la chance, ma femme et moi, d'appartenir à un groupe d'Amnesty International, nous écrivons de son côté M. Philippe Schweisguth, agriculteur retraité et auteur de nos billets *A travers champs*, nous pouvons observer de près, et dans la pratique, l'extraordinaire montée d'une force spirituelle dans la vie internationale.» Evoquant, chiffres à l'appui, l'augmentation du nombre des libérations de prisonniers obtenues par Amnesty International et décrivant les méthodes, d'apparence modeste, de l'organisation, notamment l'envoi de «milliers de lettres personnelles adressées par le plus grand nombre possible de membres individuels et de groupes de tous pays aux autorités concernées par le cas de chaque prisonnier d'opinion», M. Schweisguth conclut :

«Quoi de plus faible qu'une lettre adressée par un inconnu à un gouvernement s'appuyant sur la force ? Mais l'expérience montre que le dictateur le plus cynique ou le gouvernement le plus brutal ne peuvent pas rester éternellement insensibles aux appels de la conscience du monde qui parle par des millions de voix obstinées.»

Désireux de faire la part des choses, M. Philippe Mottu, de Genève, trouve que l'année 1978 a connu, comme toujours, des événements positifs et des événements négatifs. Parmi les premiers, il place le rapprochement Chine-Japon, qu'il considère comme un événement historique, et l'évolution de l'Espagne qui, trois ans après la mort de Franco, donne l'image d'un pays maîtrisant une progression positive. «Si l'on veut parler, ajoute-t-il, de l'émergence de forces *spirituelles*, franchement, je ne la vois pas dans les événements de cette année. Le Vatican ? Bien sûr, mais en principe, le Saint-Esprit n'a jamais cessé d'y être à l'œuvre.»

Un autre correspondant suisse mentionne également Camp David, ainsi que, en Amérique latine, l'accord sur le canal de Panama, «un grand pas dans la bonne direction pour rééquilibrer les relations entre les Etats-Unis et leurs voisins du Sud». A un niveau totalement différent, il voit aussi un signe encourageant et étonnant dans le palmarès du dernier Festival de Cannes : «Le fait que la Palme d'or ait été décernée au film italien *L'Arbre aux Sabots*, un film sans vedette et sans une once de sexe, un film d'une grande pureté.»

C'est ce correspondant qui nous semble avoir mis le doigt sur la leçon essentielle que nous avons peut-être à tirer des événements de 1978 : «Regardant ce qui se passe dans le monde, écrit-il, je suis frappé de voir à

quel point l'homme, sa nature, ses besoins, ses aspirations, semble s'affirmer de plus en plus, particulièrement sous les régimes autoritaires qui cherchent à le manipuler. C'est la leçon que je tire du nombre croissant de dissidents soviétiques. C'est aussi de cette façon que j'interprète les événements de Chine et en particulier cette incroyable capacité de résistance du Chinois ordinaire qui, après les événements de ces trente dernières années, a gardé au fond de lui-même une certaine capacité de jugement. Cela me paraît aussi vrai en Afrique : les idéologies passent, les régimes aussi, mais l'homme, avec tout son potentiel d'espoir et de dépassement de soi, demeure.»

Ainsi, alors que l'on parle de plus en plus des dangers et des promesses que réserve le troisième millénaire, faut-il peut-être se poser la question suivante : Et si notre époque, si les événements de l'année écoulée, nous forçaient à mettre à nouveau en premier l'homme — cet homme fait à l'image de Dieu — et non pas le système, le changement de l'homme avant le changement du système ?

«Si Satan n'est pas mort...»

Cette vague de fond qui fait que les opinions publiques — même en Chine — tolèrent de moins en moins que les droits de l'homme soient bafoués, le fait que toutes les dictatures, quelles qu'elles soient, sont *toujours* rejetées par le peuple lorsque sont organisées des élections libres, cela ne nous impose-t-il pas de miser sur ce qui est inscrit en chaque homme : la vision d'un monde meilleur, d'une société altruiste à laquelle il peut travailler parce qu'il en a la volonté ?

M. Mackenzie, que nous avons cité plus haut, posait aussi dans sa lettre la question de l'Afrique australe. Peut-on vraiment ne voir dans ce qui s'y passe que des événements négatifs ? Il cite alors un exploitant agricole africain, un homme influent qu'il a rencontré récemment lors d'un dîner à Salisbury.

«Malgré toutes les souffrances que nous avons subies, avait dit cet Africain après avoir évoqué les arrestations et les tortures dont plusieurs membres de son entourage avaient été les victimes, je sais que la haine ne résoudra rien ; je sais que Dieu a un plan pour le Zimbabwe. Je voudrais être un instrument de ce plan pour mettre un terme à l'agonie de mon peuple.» Selon M. Mackenzie, «tant qu'il y a des hommes comme celui-ci, il y a de l'espoir pour l'Afrique australe».

Dans cette année riche en bouleversements et en coups de théâtre, il est un événement qui a tout particulièrement troublé nos consciences tant il semble prouver que des forces diaboliques sont à l'œuvre sur notre planète : le suicide collectif de près d'un millier d'Américains à Jonestown en Guyane. L'*Economist* de Londres, nous signale M. Mackenzie, y voit «l'horrible aberration d'une société malade, coupée des réalités spirituelles» et ajoute ce commentaire, où l'on peut voir une des leçons à tirer de 1978 : «Si Satan n'est pas mort, cela prouve en fait que Dieu ne l'est pas non plus.»

Namibie, année zéro ?

De notre correspondant à Windhoek

Le Sud-Ouest africain a vu la fièvre électorale le gagner comme une épidémie silencieuse. Pour les optimistes, le 31 décembre marquera le début d'un gouvernement de la majorité, après des élections libres au suffrage universel, qui ont eu lieu du 4 au 8 décembre. Ce jour-là, on amènera le drapeau sud-africain dans une Namibie indépendante.

La Namibie, dont la superficie est près de deux fois celle de la France et dont la population ne dépasse pas un million d'habitants (750000 Noirs dont plus de la moitié d'Owambos et 100000 Blancs), n'est pas peu fière de ses onze ethnies différentes et de ses quelque trente partis politiques. Tandis que les événements se précisent, l'observateur a de plus en plus de mal à comprendre l'imbroglio dans lequel le pays se trouve plongé.

Il y a des témoins pour affirmer que l'Afrique du Sud, qui administre cette ancienne colonie allemande depuis 1918, cherche à gagner du temps. Afin de retarder encore les changements inévitables sur son propre sol, elle se résoudrait à abandonner la Rhodésie et le Sud-Ouest africain aux loups de la libération. Les vastes étendues désertiques et pratiquement inhabitées du sud du pays constitueraient une zone-tampon qu'il serait plus facile de défendre que l'Ovamboland, région luxuriante et très peuplée proche de l'Angola

marxiste. Sur le plan politique aussi, la température s'adoucirait un instant, avant que les Nations Unies, l'O.U.A. et le Conseil œcuménique des Eglises, encouragés par une victoire des nationalistes en Namibie, ne renouvellent leurs attaques, qui viseraient cette fois-ci les affaires intérieures sud-africaines.

A l'intérieur de ses frontières, le gouvernement sud-africain est plus fort qu'il n'a été depuis longtemps. Les tentatives d'infiltrations terroristes se sont montrées inefficaces. Grâce à la montée du prix de l'or, la balance commerciale est redevenue excédentaire. Le nouveau premier ministre, M. P.W. Botha, serait tout prêt, dans la tradition la plus dure, à réaffirmer le désir profond des Afrikaners: adopter une attitude intransigeante vis-à-vis du monde extérieur, ce qui ne ferait pas disparaître pour autant les problèmes intérieurs.

Le plan de l'O.N.U.

Le plan de Kurt Waldheim pour la Namibie précisait le cadre dans lequel devraient se dérouler les élections. Garanties et contrôlées par l'O.N.U., conformément à la résolution 385 du Conseil de sécurité, celles-ci n'auraient dû se tenir qu'en avril 1979. Après ces élec-

tions, une période transitoire devait encore précéder l'accession à l'indépendance.

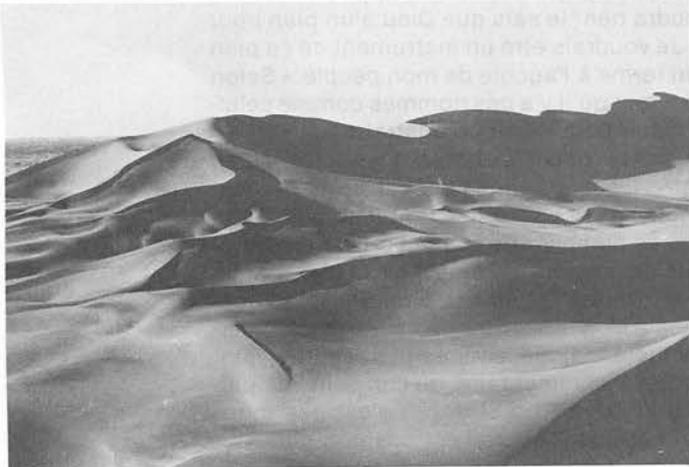
L'Afrique du Sud a rejeté ce plan en déclarant qu'il dépassait de beaucoup «l'accord final» qu'elle venait de signer avec les cinq puissances occidentales (France, Grande Bretagne, Canada, Etats-Unis, Allemagne fédérale, toutes membres du Conseil de sécurité de l'O.N.U.). Elle s'est élevée notamment contre le nombre de «casques bleus» (7500) prévus par le plan Waldheim. Mais la principale pierre d'achoppement vient de l'insistance de l'Afrique du Sud à tenir les élections à la date prévue par elle (du 4 au 8 décembre) même si les résultats n'en sont pas reconnus sur le plan international. A Prétoria, les Sud-Africains ont promis d'amener le parti vainqueur à «chercher sérieusement le moyen d'obtenir la reconnaissance internationale», c'est-à-dire de tenir d'autres élections, plus tard, cette fois sous le contrôle de l'O.N.U.

L'Afrique du Sud, peut-être sans le savoir, affaiblissait ainsi l'autorité de ceux qui, au sein de la S.W.A.P.O. (Organisation du peuple du Sud-Ouest africain) luttait pour faire admettre par leurs membres le plan de l'O.N.U. alors que d'autres poursuivaient la lutte armée.

L'orgueil national est sans doute entré en ligne de compte dans l'opposition de l'Afrique du Sud au plan de l'O.N.U. Avant de devenir premier ministre, M. Botha avait déclaré: «Peut-être que l'Occident pense qu'il doit acheter la S.W.A.P.O. en la flattant, mais l'Afrique du Sud ne se laissera pas faire de la sorte. Au risque de paraître prompt à recourir aux armes, je tiens à dire que l'honneur et la sécurité de notre pays sont en jeu.»

Le désert de Namib, dans le Sud-Ouest africain.

A Prétoria, la réunion des représentants occidentaux sur l'avenir de la Namibie. De gauche à droite: MM. Jameson (Canada), Olivier Stirn (France), Genscher (Allemagne) et (de dos) Owen (Grande-Bretagne) et Vance (Etats-Unis).



Au congrès du parti nationaliste, il devait d'autre part déclarer que son gouvernement ne tolérerait pas que l'armée, ni la police, soient «reléguées à l'arrière-plan pendant que l'O.N.U., prenant la direction des affaires, mettrait en place un gouvernement marxiste dans le Sud-Ouest africain».

Si l'administrateur du territoire et les dirigeants sud-africains prennent le risque d'encourir la colère de la communauté internationale, ce n'est pas seulement pour une question d'honneur. Ils savent bien que la menace de sanctions économiques n'est pas aussi sérieuse qu'il y paraît. La Grande Bretagne, qui a investi dix milliards de dollars en Afrique du Sud, en serait la première victime. Par ailleurs, comme l'a reconnu Andrew Young, le représentant américain à l'O.N.U., des sanctions économiques comporteraient tant de failles qu'elles seraient totalement inefficaces. Il suffit de voir à quel point des pays à tendance marxiste comme la Zambie ou le Mozambique sont dépendants économiquement de l'Afrique du Sud, soit pour le transport de leurs matières premières, soit pour les devises que leur rapporte leur main d'œuvre immigrée. De plus, ce sont les seize millions d'habitants noirs d'Afrique du Sud, véritables otages du régime de Prétoria, qui souffriraient le plus de telles sanctions.

Le rôle de l'Afrique du Sud

Si l'Afrique du Sud reste intransigeante, c'est peut-être pour favoriser le seul parti politique du Sud-Ouest africain qui, à ses yeux, constituerait un bastion capable de résister à ce que M. Botha appelle «le terrorisme cruel et athée»: la D.T.A., l'alliance démocratique de la Turnhalle¹ et son chef Dirk Mudge. Celui-ci, qui s'est détaché des nationalistes pour créer son propre parti avec les chefs de toutes les ethnies, affirme qu'il a renoncé au racisme pour une raison autre que politique. «En tant que chrétien, je suis convaincu que des hommes vivant sur le même territoire doivent travailler ensemble», dit-il. Son premier souci a toujours été les hommes et tout afrikaner qu'il est, il a tenté de faire disparaître les divisions entre son groupe et les communautés anglophones ou germanophones.

«Il ne faut pas contraindre les Blancs à céder, ajoute-t-il, mais si leur attitude change, ils pourraient faire des concessions de leur plein gré.»

De nombreux observateurs pensent que, même après les élections de décembre, l'Afrique du Sud continuera à diriger les affaires intérieures de Namibie. Mudge, quant à lui, est convaincu que l'O.N.U. et les puissances occidentales seront obligées de négocier directement avec lui. Jusqu'à présent, il fallait choisir

entre le S.W.A.P.O., le gouvernement de Prétoria et le parti nationaliste du Sud-Ouest africain. Maintenant, il existe une autre possibilité — une organisation politique solide et modérée.»

Quant à la S.W.A.P.O., qui est dirigée par des Noirs, elle est un salmigondis idéologique, réunissant côte à côte chrétiens et marxistes. Depuis 1966, son aile armée a mené des opérations de guérilla, surtout près de la frontière angolaise. Bien que sans effet du point de vue militaire, cette guerre revêt une grande signification politique.

La S.W.A.P.O. se veut «l'incarnation et l'expression de l'unité de tout un peuple, uni et organisé pour arracher la libération sociale et une indépendance absolue». Elle est reconnue par l'O.N.U. et son programme abonde en clichés marxistes. «La lutte armée est le seul moyen qui nous reste pour obtenir la vraie libération de la Namibie», disent ses dirigeants.

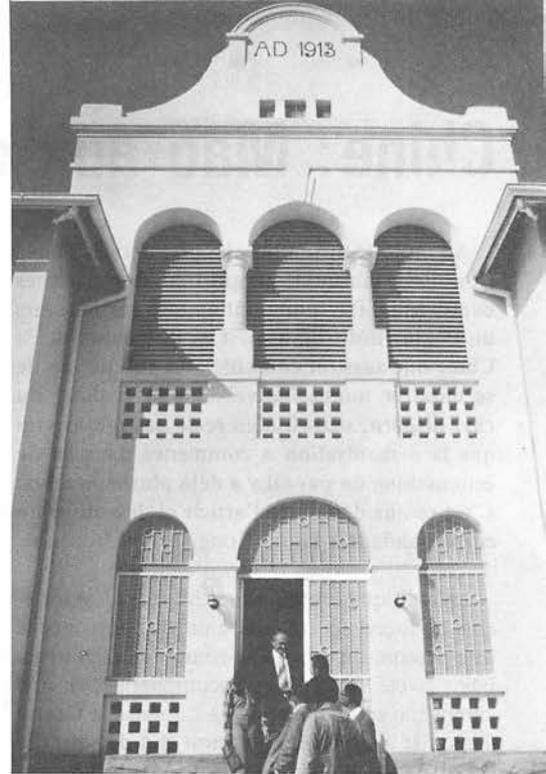
Pourtant, les revendications qu'elle a adressées à Prétoria ne sont pas exagérées, et l'Afrique du Sud pourrait bien les accorder toutes, la plus délicate portant sur le port en eau profonde de Walvis Bay, que la province sud-africaine du Cap prétend conserver.

Les chefs de la branche intérieure de la S.W.A.P.O., qui sont soutenus par les Eglises et par le Conseil œcuménique, sont des hommes jeunes, réfléchis et idéalistes. Contrairement à leurs collègues de la branche armée, ils souhaitent des négociations, refusent la violence et déclarent que leur organisation est représentative dans le pays entier. Leur mot d'ordre pour les élections de décembre aura été l'abstention — le boycott est illégal — pour démontrer que ces élections «maintiennent le statu quo et excluent ceux qui luttent pour une libération sincère». Ils craignent qu'en cas de victoire de la D.T.A., ils soient jetés en prison, et que leur organisation soit interdite.

Un problème de confiance

La majorité de la population souhaite une solution démocratique et c'est sûrement la seule que peut envisager le monde extérieur. Les Namibiens doivent choisir eux-mêmes leurs chefs. Mais, sans l'O.N.U., il ne peut y avoir d'élections libres dans le Sud-Ouest africain. L'Afrique du Sud, partie prenante, ne peut être considérée comme un arbitre. Les élections, d'autre part, ne peuvent être justes tant que l'O.N.U. continue à reconnaître la S.W.A.P.O. comme «le seul représentant du peuple namibien». Si l'O.N.U. demande le droit d'arbitrer, il lui est interdit de soutenir en même temps un des partis.

Dans ce pays aride, on a soif de confiance. Sans cette confiance, il y a peu d'espoir de résoudre les divergences entre l'Afrique du Sud, les puissances occidentales et l'O.N.U. ;



La «Turnhalle», à Windhoek, capitale de la Namibie. C'est dans cet ancien gymnase qu'a été créé le parti de M. Dirk Mudge.

entre l'Afrique du Sud, la D.T.A., la S.W.A.P.O. et les autres partis.

Allister Sparks, rédacteur en chef du *Rand Daily Mail*, de Johannesburg, journal d'opposition connu pour sa franchise, écrivait au retour d'un séjour en Namibie: «C'est avec la S.W.A.P.O. et non pas avec l'Occident que nous devons nous entendre pour établir un jour la paix dans cette région. Quelle que soit notre opinion sur la S.W.A.P.O., la vérité est qu'aucune solution ne sera durable si elle ne fait pas appel au mouvement le plus fort et le mieux organisé parmi les Noirs.

«L'Occident n'est qu'un intermédiaire dans toute cette affaire, et si l'on s'entête à confondre l'arbitre et l'adversaire, le jeu risque de mal se terminer.»

La S.W.A.P.O. acceptera-t-elle, ainsi que ses amis de l'extérieur, de voir la réalité en face? Si la solution passe par la violence, le prix se paiera en grande partie en sang namibien. Les puissances occidentales, les Etats de la ligne de front, l'O.N.U. le Conseil œcuménique des Eglises feront-ils preuve à l'égard de la S.W.A.P.O. d'une attitude aussi ferme que celle qu'ils adoptent face à l'Afrique du Sud? Si tel est le cas, les peurs manifestées par l'Afrique du Sud d'une dictature marxiste à leur frontière s'évanouiront d'elles-mêmes.

¹ Le nom *Turnhalle* (ancien gymnase où s'est constitué l'alliance démocratique) rappelle comme beaucoup d'autres noms le fait que le Sud-Ouest africain était autrefois une colonie allemande.

Chine: Mao aux oubliettes ?

Au mois de novembre, les premiers dazibaos (journaux muraux) comportant des critiques contre Mao Tse-toung ont apparu sur les murs de Pékin (notre photo). Les dirigeants de la Chine ont aussitôt conseillé à la population de se montrer moins hâtive dans la critique du chef disparu, mais il n'en reste pas moins vrai que la démaoïsation a commencé dans la vie économique du pays il y a déjà plusieurs mois. C'est ce que démontre l'article ci-dessous d'un correspondant à Hong-Kong, David Bunton.

La politique économique chinoise s'est infléchie de façon spectaculaire par rapport à celle que préconisait Mao Tse-toung. Le retournement a été précédé et accompagné par une campagne subtile destinée à ramener le Grand Timonier à sa juste dimension et à desserrer le corset dans lequel la pensée de Mao avait contenu la nation tout entière.

En avril 1978, la presse chinoise a cessé d'imprimer les citations de Mao en caractères gras et le *Quotidien du Peuple* n'a plus publié la pensée quotidienne du défunt dans un encadré en première page.

A partir du 1^{er} juillet, toute allusion à l'infailibilité de Mao est éliminée. La presse officielle a reproduit un discours prononcé en 1962 par le chef disparu devant 7000 cadres du parti dans lequel il reconnaît «ne pas savoir grand-chose de l'industrie, du commerce (...) et des forces productrices», et où il concède que le Grand Bond en avant de 1958-1959 avait été un échec. A l'époque, ce discours avait été publié à l'étranger mais pas dans la presse chinoise. Ces aveux permettent à l'équipe dirigeante actuelle de démontrer que Mao avait tort de considérer l'idéologie comme le meilleur guide et la meilleure motivation en matière d'économie.

Moins de trois semaines plus tard, le *Quotidien du Peuple* prouvait par des exemples concrets que des stimulants matériels favorisaient la productivité et la qualité du travail. Le système des primes a maintenant été adopté à une grande échelle.

Prêts bancaires et investissements à l'étranger

Les entreprises industrielles sont à nouveau dirigées par des directeurs de métier au lieu des comités révolutionnaires qui avaient pris le pouvoir pendant la Révolution culturelle. Le Président Hua Kuo-feng, lors d'une réunion de 5000 cadres financiers et commerciaux, s'est attaqué à l'opinion extrémiste selon laquelle il était «possible de donner la priorité à la politi-

que tout en négligeant les lois économiques objectives», ce qui, selon lui, avait conduit l'économie chinoise «au bord du gouffre».

Les treize banques chinoises de Hong-Kong ont été récemment autorisées à adopter de plus en plus couramment le principe capitaliste du profit. Certaines d'entre elles ont déjà investi considérablement dans l'immobilier. Deux banques communistes financent aujourd'hui un projet concernant le nouveau métro de Hong-Kong et une autre est active sur le marché des métaux précieux; on estime généralement que ces banques vont bientôt apparaître à la Bourse de Hong-Kong. Le but souvent proclamé de faire de la Chine un Etat socialiste moderne et puissant a remplacé l'étroite autarcie dont Mao se faisait le champion. Des sociétés étrangères vont être prochainement autorisées à ouvrir des bureaux à Pékin et des projets bilatéraux ont déjà été signés en vue de la construction d'usines et d'hôtels en Chine. La coopération d'autres pays est sollicitée pour le développement de la marine marchande, des chemins de fer, des charbonnages et des aciéries. La décision d'accepter des prêts de l'étranger constitue l'abandon le plus spectaculaire de la doctrine maoïste. Une banque d'Allemagne fédérale a accordé à la Chine un crédit de 14 millions de dollars pour la construction par les Allemands d'une aciérie intégrée à Hopei, qui sera l'une des plus grandes du monde. Les banques commerciales japonaises se préparent à prêter à la Chine jusqu'à deux milliards de dollars pour payer les importations en provenance du Japon.

Entre temps, au mois d'octobre, le travail de sappe de la pensée de Mao s'est amplifié. Le

secrétaire du parti de la province de Liao-Ning écrivait dans le *Quotidien du Peuple* que Mao avait souligné «l'impossibilité d'une connaissance totale». «Nous sommes vaincus, ajoute-t-il, que si le Président Mao vivait encore aujourd'hui, il ne répéterait pas ce qu'il a dit mais qu'il y apporterait les corrections ou les additions nécessaires et qu'il donnerait de nouvelles instructions à la lumière des situations nouvelles.» Peu après, l'Agence Chine nouvelle citait la déclaration suivante du secrétaire du parti pour la province de Sseu-Tch'ouan: «Le Président Mao nous a appris que le point de départ de tout ce que nous faisons est de servir le peuple de tout cœur. Toute politique visant à promouvoir une amélioration du niveau de vie du peuple et recevant l'approbation du peuple est correcte; toute politique ayant pour effet de retarder le développement économique et se heurtant à l'opposition du peuple est erronée. Le problème idéologique principal réside aujourd'hui dans le manque d'émancipation, l'absence de courage dans la pensée indépendante, qui ressemble fort à une pétrification de l'esprit.»

La Chine, toutefois, aura besoin d'exporter si elle continue à importer la technologie étrangère et si elle veut rembourser les prêts qui lui ont été consentis. Il reste à savoir si le système des primes et une atmosphère politique moins doctrinaire donneront à ses technocrates, à ses directeurs et à ses ouvriers un plus grand stimulant que le radicalisme maoïste. Il faut savoir en effet que l'année dernière, les exportations de cette nation de 950 millions d'habitants (14 milliards de dollars) sont demeurées inférieures à celles des 16 millions de Chinois de Taiwan (17,9 milliards de dollars) ou à celles des quatre millions et demi d'habitants de Hong-Kong (18 milliards de dollars).

David Bunton



Autour avec le Réarmement moral

Dans la presse arabe

Al Rai, l'un des quotidiens arabes d'Amman, en Jordanie, vient de publier un article sur la visite à Caux, en 1978, de trois étudiants de l'université de Jordanie. L'un d'entre eux, Bassam Hawary, y exprime sa conviction que tous les citoyens du monde arabe ont besoin du Réarmement moral. Celui-ci vise à jeter des ponts et à favoriser la compréhension entre les hommes qui acceptent d'être les piliers d'amour et de paix.

«Nous sommes peu nombreux à comprendre les objectifs du Réarmement moral, précise un autre étudiant, mais nous sommes assaillis par tous ceux qui veulent en savoir plus.»

Stages à Melbourne...

Dans le cadre des stages de formation destinés habituellement à des jeunes d'Australie et des pays du Pacifique — ils se déroulent depuis plus d'un an dans le centre du Réarmement moral à Melbourne — un stage un peu différent a eu lieu à la fin de l'année: à la demande d'un certain nombre de personnes engagées dans la vie professionnelle, une session de «recyclage» de quatre semaines a été organisée à leur intention. Trois familles de Melbourne et un conseiller municipal d'un faubourg de Sydney sont venus d'installer sur place pour suivre ce cycle. «Malgré mes responsabilités civiques, malgré mes études et mes lectures, il manquait quelque chose à ma vie, a déclaré le conseiller municipal. Ce stage a comblé le vide en me montrant que Dieu avait un plan pour ma vie.»

Soixante-dix personnes ont suivi ces réunions, qui comportaient cinq séances hebdomadaires portant principalement sur la situation mondiale et sur le défi qu'elle représente dans la façon de vivre de chacun.

... à Panchgani,

Malgré les énormes problèmes économiques qu'elle a à surmonter, l'Inde a une industrie en pleine expansion. Talon d'Achille de cette industrie: les relations sociales. Une agitation généralisée entraînerait une stagnation dangereuse pour le pays.

Conscients de ce besoin, les responsables du centre de Panchgani sont en train de mettre sur pied une nouvelle série de rencontres de six jours par mois consacrées aux problèmes humains de l'économie. Les participants à ces sessions sont envoyés par leurs entreprises et les délégations sont toujours paritaires.

D'autre part, un premier stage de formation de jeunes Indiens aura lieu du 15 janvier au 3 mars de cette année, tandis qu'une session d'éducateurs était organisée durant les congés de fin d'année.

... et à Caux

Des jeunes de cinq continents prennent part depuis octobre au programme «Dix mois d'ouverture au monde».

Une première période de neuf jours, consacrés à l'étude et à la réflexion, a permis aux participants de chercher un sens plus profond et une direction à leur vie, de se placer face aux exigences concrètes de leur foi et de découvrir une manière efficace de transmettre leurs convictions.

Agriculteurs: un langage commun

Profitant du répit de l'hiver, un groupe de cultivateurs anglais et français s'est retrouvé, le temps d'un week-end, dans une petite bourgade de Normandie où ils avaient été conviés par M. et M^{me} Philippe Schweisguth. Leurs entretiens ont porté principalement sur les relations entre partenaires européens aussi bien que sur les relations de l'Europe avec le reste du monde. M. et M^{me} Patrick Evans, qui gèrent une exploitation dans le Worcester, ont rendu compte, diapositives à l'appui, du voyage de huit mois qu'ils viennent d'effectuer au Kenya, en Iran, en Inde, en Australie, en Nouvelle Zélande, au Japon et au Canada. «Dans tous ces pays, a souligné M^{me} Evans, nous avons rencontré des agriculteurs et visité leurs exploitations. Malgré les différences des méthodes de cultures ou d'élevage, mon mari et moi avons toujours noué des liens d'amitié avec nos interlocuteurs. Agriculteurs, nous parlons le même langage.»

Un agriculteur mosellan, Gérard Barbé, a rappelé que, lorsqu'il était jeune cultivateur,

son organisation agricole s'était prononcée pour l'Europe verte, au nom de la «solidarité entre les peuples». «Dans la pratique, ajoutait-il, je m'aperçois que nous nous trouvons maintenant en retrait par rapport à l'esprit de bonne volonté d'alors. Nous devons remettre cette bonne volonté à l'ordre du jour. Si l'Europe se vit par les hommes politiques, elle se fait avec les peuples, avec nous-mêmes. Des réunions comme celles-ci ont le mérite de permettre de mieux nous connaître.»

Abordant ensuite la question épineuse des importations de produits de pays extérieurs à la Communauté, M. Barbé a ajouté: «Je suis triste de voir l'égoïsme des agriculteurs français. Lors d'une réunion de cultivateurs dans ma région, une vive opposition s'est manifestée contre le manioc que nous importons de Thaïlande pour nourrir nos porcs. Au milieu du tumulte, j'ai réussi à faire valoir mes arguments. Nous ne pouvons pas parler constamment de la nécessité de conquérir des marchés, ai-je déclaré, de produire pour exporter, si nous n'acceptons pas d'importer. Nous avons besoin de prendre conscience des besoins des agriculteurs des pays les plus pauvres. Ils veulent aussi voir augmenter leurs revenus. Ne devrions-nous pas accepter une diminution des nôtres si cela est au bénéfice de l'augmentation des leurs? Le calme est alors revenu.»

Sur la scène britannique

Conçues et montées dans l'esprit du Réarmement moral, quatre pièces de théâtre ont été représentées récemment en Grande-Bretagne. Le spectacle imaginé par Nancy Ruthven sur le couple Bunny Austin-Phyllis Konstam et intitulé *Love All* a été pendant trois semaines à l'affiche du théâtre Westminster. La *Tribune de Caux* a parlé de cette pièce à l'occasion de ses représentations à Caux au mois d'août 1978.

Colomban, spectacle de Juliet Boobbyer et Joanna Sciortino inspiré par l'œuvre du moine qui christianisa l'Ecosse, a été donné pour une deuxième série de représentations devant des salles combles à Edimbourg après une tournée des îles de l'ouest écossais où le moine a débarqué il y a quatorze siècles. Une autre tournée a eu lieu ensuite dans le comté d'Argyll.

Plusieurs lectures animées de la pièce de Henry Macnicol *Keir Hardie* ont eu lieu à Aberdeen et à Peterhead, les deux centres d'exploitation du pétrole de la mer du Nord. *Keir Hardie* a été le pionnier du mouvement travailliste en Grande-Bretagne.

Enfin le spectacle multiracial intitulé *Flashpoint* a été représenté au collège technique de Croydon peu après que le Conseil des relations communautaires de cette ville eut demandé qu'une enquête soit faite sur l'état de tension dans les relations locales entre les races.

De la colline de Chaillot au port de Rio...

Dans l'appartement familial, au pied de la colline de Chaillot, trois enfants et leur mère. A huit ans, peu avant la guerre, Elsa comprend qu'elle ne connaîtra jamais son père. Cette découverte, elle l'enfouit pour n'en plus jamais parler. L'amertume s'installe en elle. Elle se met à voler sa mère, ses amies, à chaparder dans les magasins. Sa mère finit par la mettre en pension, espérant une amélioration: Elsa reste la même. Pourtant, elle se rend compte du hiatus qui existe entre sa vie et l'enseignement protestant qu'elle reçoit. Peut-elle prétendre faire sa confirmation religieuse? Cette interrogation la travaille longtemps jusqu'au jour où elle a soudain l'impression que Dieu lui parle: «Tu n'as pas de père mais, moi, je serai un père pour toi. Tu es ma fille. Cela signifie que tu vivras comme je veux.» Ce soir-là, elle se dit: «Si Dieu m'aime tellement, je ferai ce qu'il me demande. Je cesserai de voler.» Il n'y aura plus jamais de vol et à quinze ans, elle fait sa confirmation en toute sérénité.

D'après ses amies de l'époque, Elsa n'est qu'enthousiasme et imagination débordante. Rien ne l'arrête. En 1946, une des éclairceuses dont elle est cheftaine lui parle du Réarmement moral, du centre de rencontres internationales de Caux qui vient d'ouvrir ses portes, et des transformations que ces idées ont opérées dans sa propre famille. Elsa trouve, dans le silence, le courage de confier à cette amie la partie de sa vie dont elle ne montre jamais rien.

C'est pour Elsa le point de départ. A Caux, en 1948, la pensée s'impose à elle de renoncer à ses études de médecine pour se consacrer entièrement au Réarmement moral. Elle obéit sans savoir ce qui l'attend. Nous la retrouvons en 1953 au Brésil.

Dans les ports, c'est la loi de la corruption, du haut en bas de l'échelle, et du gangstérisme sur les quais, mais malgré cela, ou plutôt à cause de cela, des dockers ont décidé avec courage que rien ne changerait s'ils n'étaient prêts à payer de leur personne. Ce sont eux qui, à Caux, ont demandé l'aide d'une équipe internationale, où se trouve Elsa.

Très vite, ses camarades et elle font connaissance des compagnes des dockers. Pendant plus de dix ans, Elsa partage avec ces familles l'unique repas de la journée. Elle ne sait pas toujours où elle dormira le soir. Quelle générosité parmi ces travailleurs du port! Elsa ne

manquera jamais du nécessaire. Parfois, elle passera la nuit sur un matelas à même le sol dans une chambre de bonne. «Ce n'était pas une vie facile, confie-t-elle, mais on apprenait ainsi à faire confiance. On pouvait vérifier que là où Dieu envoie, il pourvoit.»

Chaque visite aux femmes des dockers est l'occasion de partager peines et joies, de se mettre à l'écoute de la voix intérieure et d'agir selon les inspirations qui viennent.

A cette époque-là, le divorce est interdit au Brésil. Beaucoup de ménages sont séparés; les conjoints, chacun de leur côté, fondent un nouveau foyer, et cela dans tous les milieux. Cette situation crée beaucoup de peurs, d'humiliations et d'amertume.

Plus Elsa est mêlée à ces situations, plus elle se rend compte qu'elle se range aux côtés de ceux qui souffrent. Toute l'amertume de son enfance remonte à la surface.

La question se pose à elle, dans toute sa force: «Dieu peut-il guérir totalement de l'amertume? Sinon, je n'ai plus rien à faire au Brésil.»

«Un matin, raconte Elsa, je demande sincèrement à Dieu de me donner une réponse à cette question. Elle vient, claire, immédiate. «Si à huit ans tu avais la maturité de fermer ton cœur, tu avais aussi celle de l'ouvrir. Ta famille n'a pas besoin de plus d'amertume, mais de plus de compassion.» Elsa comprend, accepte, renoue avec sa famille... et reste au Brésil. «Une compassion nouvelle m'est alors donnée pour mes amis. Je peux les aider et cela m'aide à mon tour. On ne peut donner que ce que l'on a soi-même.»

Petit à petit, des familles se reconstruisent, chez les dockers notamment; elles retrouvent la joie de vivre, la dignité. Sans aucun doute, ces familles réconciliées, grâce à un travail persévérant et discret, contribuent à la transformation radicale des esprits dans le port de Rio, transformation relatée en détail dans le film *Hommes du Brésil*.

Encouragés par leurs expériences familiales, les dockers redécouvrent une foi vivante et veulent mettre ce qu'ils ont appris à la portée du plus grand nombre possible de gens. C'est pourquoi certains décident, vers 1965, que le Brésil doit avoir un centre de rencontres du Réarmement moral. Elsa et son mari, l'ingénieur anglais Laurence Vogel, vont consacrer



une bonne partie de leur temps à soutenir cette initiative. Avec eux, les dockers fixent leur choix sur une maison dans les montagnes, à 65 km de Rio. Mais comment réunir la somme nécessaire? A chacun vient une idée. Marly, femme de docker, décide de réunir, avec deux autres femmes, une somme de 5000 F. en faisant un barbecue pour 500 personnes qui paieront leur repas. Elsa accompagne Marly et ces dames dans leurs démarches, notamment une visite au maire de Pétropolis, directeur des abattoirs de la ville. Touché par la sincérité et le courage de Marly, il décide séance tenante que «la ville de Pétropolis offrira le bœuf entier nécessaire au barbecue». Puis il les envoie réserver l'animal, pour le jour dit, aux abattoirs. A la fin du barbecue, la cible des 5000 F n'est pas encore atteinte; Marly se lève et annonce elle collecte. «Devant moi, se rappelle Elsa, était assise la femme d'un industriel qui jusqu'alors s'était montrée très sceptique quant à la possibilité d'acheter la maison. Lorsque le plateau passe devant elle, je la vois détacher de son cou ses deux rangs de perles, son cadeau de fiançailles, et les y déposer. La cible est atteinte. La maison sera achetée dans les mois qui suivent. Elle s'appelle le *Sítio Sao Luis*.

Aujourd'hui, cette maison est le seul point fixe d'Elsa. De nombreux Brésiliens de tous bords y viennent parler des problèmes du pays, cherchant à les résoudre ensemble.

Mais le plus souvent Elsa se trouve auprès de ses amis: Rio, les ports, les favelas, la province du Nord-Est. Elle est ainsi témoin dans une favela des réconciliations qui ont déclenché le logement de 80000 favelados. Dernièrement, avec son mari, elle a participé à une grande campagne nationale. Des Brésiliens de tous bords ont remis à la veille des dernières élections un message à tous les candidats dans lequel ils s'engagent à lutter contre toute forme de corruption. L'étape suivante sera une conférence internationale du Réarmement moral à Salvador, dans l'Etat de Bahia, au mois de mars.

Ces «grandes actions» n'empêchent pas Elsa de rester disponible lorsque quelqu'un a besoin de son aide. Elle sait alors tout abandonner pour se consacrer entièrement à une seule personne.

Evelyne Seydoux

Bons et mauvais élèves

Un récent ouvrage de l'inspecteur général Jean Repusseau

Ceux qui ont participé à des rencontres d'enseignants, organisées à Boulogne, au centre français du Réarmement moral, se souviennent sans doute de l'intervention vigoureuse, convaincue et convaincante, de l'inspecteur général Jean Repusseau à une de ces réunions, en février dernier. Il a parlé, sans illusion, mais avec foi, de la dure condition des enseignants dans notre monde cassé. Aujourd'hui, il vient de publier un livre intitulé *Bons et mauvais élèves*, sur la démocratisation nécessaire de notre enseignement, qui mériterait d'être lu par tous nos éducateurs, parents et enseignants. Ce livre nous invite à la réflexion à propos d'un élément essentiel à la réussite de toute réforme moderne de l'enseignement : « la mentalité des hommes et des femmes directement concernés par elle, le moral des troupes ».

Sommes-nous prêts à mettre fin à la ségrégation précoce des élèves bons et mauvais pendant la période de la scolarité obligatoire ? La nation est-elle décidée à demander au corps enseignant la promotion de tous et à considérer cet objectif comme prioritaire ? Ce qui revient à nous demander : sommes-nous réellement démocrates ? L'urgence n'est pas de dégager une élite, qui d'ailleurs s'est toujours dégagee toute seule, mais d'enseigner et de pratiquer « le désintéressement et la gratuité », par l'abandon de la cléricature pédagogique, « en se mettant réellement au service de tous, et notamment des élèves décevants issus de familles plus décevantes encore ».

Dans un livre précédent, *Homo docens, réflexions sur la formation des maîtres*, Jean Repusseau avait déjà développé, sous une autre forme, la même idée. L'unique réforme nécessaire, la vraie révolution pédagogique, qui nous dispensera de la révolution simplement politique, violente ou non, laquelle conduit, là où elle a réussi, « à un élitisme renforcé et à un totalitarisme culturel », c'est, pour chaque éducateur, la conversion du « magistère au ministère », de l'attitude de Dieu le père qu'adopte spontanément tout enseignant sûr de lui, de son avoir, de son pouvoir, de son savoir, à l'attitude de Dieu le Fils, qui se vide de sa toute-puissance pour devenir le frère universel, se « faire tout à tous ». Telle est la sagesse pédagogique de l'inspecteur général Repusseau, qui connaît tous les rouages de l'immense machine de l'éducation française de l'intérieur pour avoir été successivement insti-

tuteur, professeur, inspecteur, directeur d'école normale, inspecteur d'académie et pour se trouver aujourd'hui chargé d'une mission sur la liaison pédagogique des écoles élémentaires et des collèges.

« N'enfanter que du vent »

Bien qu'il se défende d'écrire « une pédagogie tirée de l'écriture sainte », l'auteur, membre éminent de l'enseignement laïc, n'hésite pas à citer ces éducateurs du peuple juif qu'étaient les prophètes et à commenter librement des passages de l'Évangile, dont la résonance pédagogique lui semble intéressante.

Ainsi reprend-il, après le philosophe et pédagogue Alain dans ses *Propos sur la religion*, la parabole du figuier stérile, la version de Marc et celle de Luc. Chez Luc, le vigneron demande un répit d'un an pour un figuier stérile depuis trois ans. C'est la patience nécessaire à l'égard de l'élève jugé « mauvais ». Chez Marc, le figuier stérile est maudit et desséché, mais le Christ ajoute paradoxalement : « Ayez foi en Dieu... Si quelqu'un dit à cette montagne « soulève-toi », et s'il n'hésite pas dans son cœur, cela lui sera accordé. » Ainsi, la foi dépasse le déterminisme. Ainsi, la foi du pédagogue triomphe des puissantes fatalités de l'origine sociale, qui déterminent, selon les lois scientifiques découvertes par les psychopathologues, les bons et les mauvais élèves.

Car, aujourd'hui, les thèses les plus célèbres, *Les héritiers* (des bourgeois) de Bourdieu et Passeron, *L'école capitaliste en France*, de Baudelot et Estabiet, qui servent de base aux travaux des élèves des écoles normales de France, en sociologie de l'éducation, montrent, statistiques à l'appui, que les bons élèves, qui sont aussi de bons enfants et deviendront de « bons citoyens », sont issus des classes privilégiées sur le plan socio-culturel et passent par les filières nobles du secondaire et du supérieur, alors que les mauvais élèves sont issus des classes défavorisées et sont condamnés aux filières « primaire-professionnel ».

Si le déterminisme social est unique et inéluctable dans la destinée des élèves, et si l'école ne fait que renforcer les inégalités originelles, les élèves et les maîtres n'ont plus rien à faire à l'école. C'est la démission généralisée des éducateurs devant l'inertie des structures

économico-sociales. A cette fatalité, les maîtres qui « savent » n'ont plus qu'à se résigner. Ils travaillent en vain et « n'enfantent que du vent ».

Quelques victoires indiscutables

Heureusement, les facteurs d'échec et de réussite scolaires sont beaucoup plus complexes et ne se laissent pas réduire à un schéma unique.

Jean Repusseau, qui a fait lui-même des enquêtes statistiques dans de nombreux collèges et s'est intéressé aussi à de bons élèves qui ont surmonté des conditions sociales défavorables, a mis en lumière d'autres éléments de réussite comme la qualification de la mère et la maîtrise d'un certain langage, l'intérêt que l'on porte à l'enfant dans son milieu et à l'école, la continuité, sur le plan affectif et linguistique, entre la famille et l'école. Mais le problème central est celui du maître et de sa relation avec les élèves.

Ici, l'auteur oppose l'antipédagogie de la *Leçon* de Ionesco, où le maître détruit son élève, à la pédagogie de *Pygmalion à l'école* (Rosenthal et Jacobson) où l'attente du maître à l'égard des élèves, la foi dans l'éveil et les progrès de leur intelligence, se vérifient par le simple fait qu'elles existent.

C'est dire combien les données qualitatives de l'action pédagogique sont plus importantes que les données quantitatives ou techniques. C'est la dimension prophétique de l'éducation.

Le programme est d'abord un programme d'amour. Si la famille est incapable d'apporter l'affection qui permette à l'élève réputé mauvais, et troublé par ses échecs, de refaire sa personnalité dans la confiance, le milieu éducatif de l'école se doit de trouver des substituts à la famille.

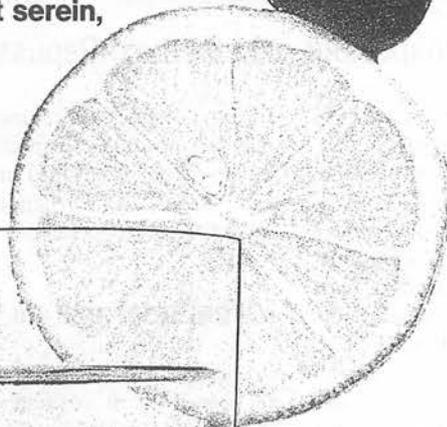
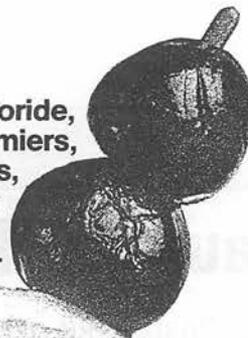
« La réforme éducative la plus urgente dont nous ayons besoin, c'est celle qui, en réconciliant l'homme avec lui-même, lui permette d'accepter l'autre. » Une réforme a besoin de principes, de dispositions réglementaires, de crédits (toujours insuffisants), mais elle se fait d'abord avec des hommes.

« Dans le désarroi des valeurs que nous vivons, il nous semble donc qu'un souci minimum de justice devrait nous animer : celui de donner à tout être humain, dès l'enfance, l'occasion de remporter quelques victoires indiscutables qui contribuent à son bonheur, des victoires à remporter sur soi-même et sur le monde, pour rendre le monde habitable... »

Enfin l'auteur s'interroge et nous interroge : comment croire qu'il ne reste pas assez de foi sur la terre pour donner enfin à chaque « intelligence » sa chance pendant qu'il y a encore une terre et pour qu'elle demeure ?

Philippe Lobstein

**Vous prenez le soleil de la Floride,
les oranges, les palmiers,
la lumière et les ombres,
le bleu de la mer, le clapotis
du ressac, les plaisirs
et les rires, le ciel immu-
ablement serein,**



SWISSAIR



**vous ajoutez les avenues
de New York, Broadway,
les clubs, les musées, les
musicals, Greenwich Vil-
lage, les plaisirs et les rires,
le bouillonnement des
foules. Et vous ajoutez
1765 francs pour 9 journées
inoubliables à New York et
en Floride. Ou seulement
1241 francs si vous choi-
sissez de passer 8 journées
inoubliables uniquement à
New York.**

Grâce à ces deux séduisants arrangements de Swissair, vous pouvez savourer à New York, ou en Floride et à New York, un capiteux cocktail de vacances. Vous le goûterez d'autant mieux qu'il est bon marché. Il vous ravira d'autant plus que pour nous Suisses, les voyages en Amérique sont

particulièrement avantageux en ce moment. Vous pouvez obtenir un prospectus détaillé directement auprès de votre agence de voyages IATA ou de Swissair. A moins que vous ne préfériez utiliser le coupon ci-dessous.

